

Juan José Millás *L'ordre alphabétique* Éditions Alfaguara Madrid 1998
Traduction de **Jacques Nassif**

*Pour Alejandro et Juan,
réels comme la fantaisie,
fantastiques comme la réalité.*

Première Partie

Il y avait à la maison une encyclopédie dont mon père parlait comme d'un pays éloigné, dans les pages de laquelle on pouvait se perdre pareillement qu'à travers les rues d'une ville inconnue. Elle comprenait plus de cent tomes qui occupaient un mur entier du salon. Il était impossible de ne pas la voir ou de ne pas la toucher. Moi-même, par ennui, j'ouvrais parfois un de ces livres d'une taille démesurée, avec leur couverture noire, et je lisais le premier qui s'ouvrait sous mes pas avec l'espoir de me retrouver dans une ruelle obscure, mais je ne voyais que de petits mots qui défilaient sur la page avec la monotonie d'une file de fourmis infinie. Mon père était obsédé par l'encyclopédie et par l'anglais. Quand il disait qu'il allait apprendre l'anglais, cela présageait qu'à la maison une catastrophe était imminente, qui n'avait rien à voir avec les langues.

À cette époque lointaine je possédais quant à moi un talisman qui me facilitait l'obtention de certaines choses ; il s'agissait d'un soulier minuscule, en peau, qui appartenait à un frère à moi qui ne parvint pas à naître : un avorté. Quand la grossesse tourna court, mes parents se débarrassèrent des habits qu'ils avaient acheté pour lui par avance, mais moi, j'étais parvenu à sauver un soulier qui avait la dimension d'un dé à coudre. Un jour mon père me l'enleva des mains très irrité et le jeta à la poubelle.

— Tu as passé l'âge, dit-il, de croire aux talismans.

— Et pourquoi toi, tu aurais le droit de croire aux vertus de l'anglais ?

Il ne me répondit pas, mais son visage changea d'expression, comme si j'avais percé chez lui un secret invouable. En guise de vengeance, les volumes de l'encyclopédie cessèrent complètement de m'intéresser, et alors, lui, il m'assura que le jour où je m'y attendrais le moins, si je persistais dans mon refus de lire, les livres sortiraient en volant de la maison, comme des oiseaux, et nous nous retrouverions tous privés de mots. Certaines nuits, en me mettant au lit, j'essayais de m'imaginer un monde qui serait sans mots ; je supposais que nous nous étions mis à les perdre par ordre alphabétique et que, en commençant par le **A**, seuls les mots à partir d'*assassin* nous restaient, de telle sorte que nous n'avions plus ni *air* ni *abeilles*, ni *avocats* ni *abréviations*, ni *aciers* ni *aiguillon*, ni personnes *âgées*. Les aiguillons ne me dérangaient pas beaucoup, parce que je ne savais pas ce qu'ils étaient. L'ennui est que nous avons aussi perdu l'*allumage*, les *algues* et les *Alpes*, en plus de *Argentine* et *Amérique*. Une catastrophe naturelle, en fin de compte, dont le responsable était moi.

Si je m'étais endormi avec de telles images en tête, je me réveillais bien vite, fuyant le cauchemar